

El Matador

L'intégrale

Aux éditions Publibook

À l'aube du soleil vert, 2003
La Fleur bleue, 2004
Attention ! Un train peut en cacher un autre, 2005
El Matador, 2005
De lettres en lettres... Année 1912, 2006
Journal personnel et intime d'une nouvelle
Zingara, 2007
El Matador 2, 2013
La Citadelle des Dragons, 2014
Le journal de Lorelei, 2014
El Matador 3, 2015
De lettres en lettres... année 1925, 2015
La fleur de l'ombre, 2016

Éditions Indépendantes

Une histoire de coquelicot, 2017
La citadelle dans la montagne, 2017
Les carnets de Lou-Anne, 2017
El Matador 4, 2018
Sans relâche, 2018
Les Citadelles T1&2, 2018

Isabelle MOROT-SIR



Pour Manouche,

Chapitre 1

L'avion, simple petit bimoteur blanc et bleu, amorçait déjà son dernier virage au-dessus de la piste d'Aulnat. Le temps était limpide et seuls quelques cumulonimbus paressaient dans le ciel Auvergnat. Là-bas, comme à portée de main, le Puy de Dôme, dont les pentes étaient encore enneigées malgré l'arrivée prochaine du printemps, étincelait au soleil de ce mois de mars.

La petite fille écarta le rideau qui masquait le hublot et contempla la chaîne des Puys, le cœur animé d'une houle de sentiments violemment opposés. Elle soupira. Comme il était étrange que cette montagne ressemble en cet instant précis, tel un petit frère, au majestueux mont Fuji Yama, à qui elle venait de faire ses adieux quelques dizaines d'heures auparavant. Elle chassa d'une main nerveuse une mèche rebelle de ses courts cheveux blonds, pourtant impeccablement coupés par l'un des meilleurs coiffeurs de Tokyo. Elle détourna son regard des montagnes, reportant son attention sur la petite ville, minuscule agglomération en comparaison des incroyables mégapoles qu'elle avait connues. Elle secoua la tête, le Japon était loin à présent, sa vie se poursuivait ici, au sein de ces montagnes doucement vallonnées, près de cette ville frileusement blottie à leurs pieds.

Tout à coup une boule de peur lui serra la gorge d'une poigne glacée. Elle déglutit avec peine et des larmes lui brouillèrent la vue. Elle ne vit alors plus rien de Clermont Ferrand. Elle les chassa d'un geste rageur. Elle avait horreur de pleurer, elle n'était plus une petite fille, pas une grande non plus, mais lorsqu'on a douze ans on a sa dignité !

Elle s'essuya sur sa veste, puis se mordit la lèvre. Sa mère détestait qu'elle fasse ce genre de choses : sa fille se devait d'être toujours impeccable ; pourtant, à présent elle ne pourrait plus jamais la rabrouer... Son cœur s'étreignit davantage. Elle crut qu'elle allait à nouveau pleurer, comme si les remontrances de sa mère pouvaient maintenant lui manquer ! Ce n'était cependant pas le souvenir le plus positif qu'elle souhaitait conserver d'elle !

Comme c'était étrange, sa mère, Astrid, s'était tuée assez stupidement il faut bien le dire, mais existait-il un accident intelligent, à peine quelques jours auparavant au volant de sa puissante voiture, un splendide coupé sportif bleu nuit, la laissant elle, son unique enfant, abandonnée, comme seule au monde... L'un des associés d'Astrid, presque une caricature de cadre supérieur, était lui-même venu la chercher dans son collège privé. À un autre moment, elle aurait ri de sa mine guindée et suprêmement ennuyée, mais là il venait lui annoncer le décès de sa maman. Elle n'avait pas ri bien sûr, mais ni pleuré non plus : Astrid n'aurait pas aimé qu'elle pleure. Pour elle l'émotivité était une perte de temps et d'énergie.

Qu'allait-elle devenir ? La multinationale, pour laquelle sa mère travaillait, avait tout de suite résolu le problème avec l'aide bienveillante de l'ambassade de France, en l'envoyant chez la seule personne qui pouvait en assurer à la fois la garde et la tutelle : son père.

Les roues de l'appareil touchèrent brutalement le tarmac. Tous freins serrés, en totale décélération, l'avion roula sur la piste, et vint finalement se

presser contre l'un des couloirs amovibles. Quelques minutes plus tard, la petite-grande fillette se dirigeait vers la salle des bagages, attendant nerveusement sa valise qui ne tarderait pas à jaillir sur les tapis roulants. Elle trépignait d'un pied sur l'autre, guettant ses bagages d'un œil et observant les vastes portes vitrées qui donnaient sur le hall d'arrivée, d'un autre, plus curieux et inquiet. Qu'allait-elle trouver derrière ? Qui était cet homme qu'elle devrait dorénavant appeler « papa » ? Allait-elle le reconnaître ? Elle secoua les épaules, irritée par sa propre naïveté : ses parents s'étaient séparés alors qu'elle n'avait même pas encore deux ans, comment pourrait-elle dans ce cas se souvenir de cet homme qu'elle n'avait jamais revu !

Finalement sa valise apparut, il n'y avait plus moyen de tergiverser, elle devrait affronter cette nouvelle vie qui l'attendait derrière cette porte coulissante. Elle réajusta son petit sac à dos en cuir et traînant sa valise à roulettes, elle prit une large inspiration et franchit la porte vitrée qui s'écarta dans un mouvement feutré et se referma presque brutalement derrière elle. Il n'y avait plus de retour possible, le passé était irrémédiablement clos.

Presque aussitôt une voix forte, bourrue, l'interpella :

— Lyne !

Elle piétina dans le dos d'une grosse dame qui la masquait tout entière de sa masse opulente, l'empêchant du même coup d'apercevoir celui qui l'interpellait.

Soudain la dame parut s'être volatilisée, il n'y eut plus devant elle que la haute silhouette d'un homme à la carrure bien au-dessus de la moyenne, dont les larges épaules tendaient une chemise en laine à

carreaux rouges. Ses mains, rudes, puissantes, tritureraient pour l'heure un chapeau en cuir à larges bords, tandis qu'un imperceptible tressautement nerveux agitait sa pommette gauche, dévoilant par là même son extrême nervosité. Tout à coup son regard clair, d'un bleu limpide étonnant, croisa celui de Lyne, semblable en tout point au sien.

Il déglutit avec peine, faisant d'une voix qu'il aurait voulu douce, sans quitter pour autant sa fille du regard :

— Lyne...

Comme pétrifiée sur place, son cœur battant la chamade, la petite fille ne pouvait plus ni avancer ni même détourner ses yeux de ce géant qui la dominait de toute sa taille et de toute sa carrure. Cet homme, là, debout devant elle, en jeans et boots en cuir, était son père.

Ce fut lui qui fit les derniers pas qui les séparaient, il ne fit pas un mouvement pour l'embrasser, et Lyne lui en fut reconnaissante. À quoi auraient rimé des effusions sentimentales alors qu'ils ne se connaissaient pas ?

Il murmura simplement en lui prenant la valise des mains :

— Bonjour Lyne, allez viens !

Il esquaissa une caresse maladroite vers le visage tiré de sa fille, qu'il effleura du bout un peu rude de ses doigts, plus habitué à flatter des chevaux qu'à apprivoiser une petite fille.

— Tu es très jolie Lyne, presque autant que ta maman...

À l'instant même où il prononçait ces mots il se maudit de le faire, comment pouvait-on manquer à ce point du tact le plus élémentaire ! Il crispa ses maxillaires, si inquiet de sa réaction qu'il laissa

échapper un juron. Lyne pâlit puis haussa les épaules. On lui avait toujours dit qu'elle ressemblait à sa mère, il n'y avait pas de raison que cela cesse, même maintenant. Astrid était très belle, elle avait souvent été flattée par de tels compliments, cela devrait-il changer ? Elle décida que non et devant la mine déconfite de son père, elle lui sourit franchement, le détaillant avec curiosité. Quel était donc ce géant étrange, à la carrure de rugbyman, déguisé en bûcheron ? Jamais encore elle n'avait rencontré un tel personnage ! Elle était plus habituée aux cadres supérieurs en impeccables costumes cravates et aux manières parfaitement policées.

Frédéric Cabrière vissa son chapeau en cuir patiné sur ses cheveux bruns, un brin embroussaillés, en un geste rassurant d'habitude, qui lui donnait l'air étrange d'un cow-boy égaré à New York, quoiqu'en l'occurrence ce fût Clermont Ferrand. Cependant il eut été difficilement concevable de l'imaginer autrement vêtu. Prenant d'autorité la valise de Lyne, il tourna les talons et se dirigea sans plus de cérémonie vers la sortie, sans paraître même se préoccuper si la fillette le suivait ou non.

Elle lui emboîta néanmoins le pas, déstabilisée par ces retrouvailles étranges, par ce père aux antipodes de tout ce qu'elle avait pu imaginer ou même rêver.

Sur le parking attenant à l'aéroport, Frédéric Cabrière s'arrêta près d'un gros 4X4 beige, un énorme Land Rover Defender, plus à son aise en pleine brousse que sur le macadam. L'engin, couvert de poussière et de boue, avait une drôle d'allure en comparaison avec les autres voitures

aux lignes nettes et aux carrosseries étincelantes. S'il n'y avait eu inscrit en larges lettres sombres sur les portières un imposant « F. Cabrière Maréchal-Ferrant », suivi par un numéro de téléphone, on eût pu le prendre pour un véhicule égaré à la suite d'un raid, Paris Dakar ou Camel Trophy.

Elle grimpa doucement sur le siège en tissu élimé, repoussant d'une main les journaux épars, une casquette, un paquet de cigarettes vide, un spray aux huiles essentielles spécial chevaux et bovins, un agenda en cuir noir et un licol muni de sa longe. Elle espéra presque trouver dans cet étrange inventaire un raton laveur, mais peine perdue. Son père, lui, propulsa la valise de grande marque à l'arrière, parmi ses outils, sa forge et ses boîtes emplies de fers de toutes tailles. Le voyage de Lyne vers une autre vie commença.

Chapitre 2

Elle était fatiguée, trop d'heures d'avion, trop de bouleversements, elle ne souhaitait pour l'instant qu'un peu de répit, d'oubli. Elle appuya sa tête contre la portière, regardant le paysage, paisible, qui défilait sous ses yeux.

Une boule de détresse lui coinçait méchamment la gorge, elle ne se sentait pas encore capable de communiquer avec cet homme qui était son père. Pour l'heure trop de mots, de sentiments, encombraient son esprit. Elle ne se rappelait que de la manière dont sa mère, Astrid parlait de lui. Il y avait tout à la fois de l'admiration, du dépit et de la haine. Hélas, Lyne était encore trop jeune, trop entière, pour concevoir l'ambiguïté des sentiments humains, où la haine masque parfois l'amour.

Elle se rencogna un peu plus contre la tôle de la portière, son front appuyé sur la vitre trop froide. Elle ne voyait même pas la succession des champs et des montagnes, l'autoroute laissant place à une départementale. Elle serra frileuse sa veste contre elle malgré la température plutôt douce. Le froid était en elle.

Son père, respectant son silence alluma une cigarette et monta le chauffage du 4X4. Il l'observait à la dérobée, le cœur tout autant agité qu'elle-même. Tant de pensées lui traversaient l'esprit, des pensées qu'il n'osait se formuler à haute voix, faites d'exaltation d'avoir enfin sa fille près de lui puis de honte à l'idée que ce fut grâce à la mort d'Astrid. Une poigne d'une peine ancienne lui serra la gorge. Pour lui Astrid était comme morte depuis le jour où

elle était partie, emmenant leur toute petite fille avec elle.

Tout en fumant, un peu nerveusement, il l'observait du coin de l'œil, sans en avoir l'air. Sa ressemblance avec sa mère, faite de blondeur et de fragilité apparente, était stupéfiante. Toutefois, l'éclat bleuté de son regard n'était pas celui d'Astrid, mais bien le sien. Il y reconnaissait son opiniâtreté et sa propre force. Il soupira, cette pouliche-là serait certainement la plus difficile qu'il aurait à apprivoiser de toute sa vie.

Bientôt le land Rover quitta la départementale qu'ils suivaient depuis Issoire, afin d'emprunter une minuscule route bordée par des pâturages vallonnés, où dans quelques semaines de splendides vaches rousses, les fameuses Salers, viendraient s'ébattre après un long hiver. Quelques minutes encore puis, après avoir traversé un grand bois de pins Douglas aux alignements impeccables, ils débouchèrent en vue d'une longue bâtisse aux pierres dorées.

Une vaste prairie s'étendait de part et d'autre de la route, jusqu'à la ferme. Une clôture électrique faite de trois rangs de ruban blanc, en délimitait les contours. Au bruit caractéristique du véhicule, une troupe hétéroclite de chevaux grimpa depuis le bas du champ et les accompagna en galopant et en s'ébrouant facétieusement. Il y avait là un poney shetland pie noir au caractère bien trempé, qui, afin d'être en tête n'hésitait pas à lancer quelques coups de dent à un gigantesque frison débonnaire. Une splendide mule brune poussait de longs cris joyeux, bientôt couverts par les bruyants braiments d'un petit âne gris, qui ne voulait pas être en reste ! Un

grand trotteur alezan les doubla d'une ample foulée élastique, en secouant sa courte crinière rousse.

La petite troupe escorta la voiture jusqu'au coin de la prairie, joutant la vaste maison. Derrière celle-ci un grand hangar agricole servait non seulement d'abri aux chevaux pendant la mauvaise saison, mais aussi de réserve pour le fourrage, de garage pour les véhicules, ainsi que d'atelier de forge pour Frédéric.

Il stoppa sa voiture devant le hangar, à sa place habituelle, puis descendit en sifflant doucement afin de saluer ses chevaux qui lui répondirent aussitôt dans un concert de hennissements et de cris plus ou moins harmonieux.

Lyne restait dans la voiture attendant... Attendant qu'on vienne lui ouvrir la porte, comme elle en avait toujours eu l'habitude. Cependant son père ne l'entendait sans doute pas de cette oreille, il sortit sa valise en s'exclamant :

— Alors Princesse, tu viens ?

Au bruit fait par cette arrivée, trois chiens débouchèrent en jappant de bonheur et firent fête à leur patron. Au même moment, Lyne se décida à ouvrir la portière du 4X4 et se retrouva avec un petit cocker noir et impétueux sur les genoux. Il la débarbouilla de sa langue chaude, ravi sans doute de voir une tête nouvelle.

Frédéric le tira par son collier, en riant :

— Tu viens de faire connaissance avec Pat, le gros rottweiler là-bas c'est Hulk, malgré son nom et son air c'est un hyper sympa, quant à la grosse mémère pleine de poils c'est Choupette, tu rencontreras encore Nana la chèvre naine et si tu veux je te présenterai les chevaux. Il ajouta un ton plus bas, presque doucement :

— On va déjà poser tes affaires et je vais te montrer ta nouvelle maison... D'accord ?

La bâtisse principale était en réalité une ancienne ferme qui devait bien avoir plus de deux cents ans, mais dont les pierres jaune doré semblaient vouloir aborder les prochains siècles avec une solidité inébranlable. Haute d'un seul étage, elle surplombait un majestueux paysage de montagnes arrondies et de forêts profondes. Une large terrasse, pavée de carreaux moussus, s'étendait par-devant sur toute la longueur du bâtiment. Un incroyable catalpa, dont les gigantesques feuilles ne tarderaient plus à poindre, ombrageait pendant l'été presque toute la façade. Par-devant la terrasse, la maison et son arbre, une prairie d'herbe verte, de pissenlits et de trèfles, descendait paisiblement jusqu'à une rivière, qui coulait en tressautements légers en bas de la colline.

Lyne ne jeta qu'un coup d'œil hâtif au paysage pourtant spectaculaire, toute son attention attirée par un son étrange, un cri glaçant qui paraissait provenir de quelque bête monstrueuse tel qu'on ne croirait en rencontrer que dans certains cauchemars particulièrement éprouvants. Elle frissonna, se tournant instinctivement vers la possible origine du cri, loin derrière la maison de pierres. Le hurlement, plus proche cette fois-ci, résonna encore, un appel à la fois de rage et de terreur pure.

Son père se tourna vers elle en murmurant :

— Ce n'est rien, allez viens...

Elle lui lança un coup d'œil interrogatif, un brin perplexe. Il reprit alors d'un ton qui n'admettait

aucune réplique, avant de pousser la lourde porte d'entrée en chêne.

— Quoiqu'il se passe ne t'avise jamais, mais jamais, il insista sur le mot, vrillant son regard bleu dans le sien tout aussi clair, de te rendre derrière le hangar. Tu as bien compris ?

Elle hocha la tête, pour l'instant bien peu captivée par l'éventualité de la présence d'un élevage de monstres bizarroïdes. À ce moment précis seul un bon lit bien moelleux pouvait susciter son intérêt !

À la suite de son père elle franchit la porte d'entrée et se retrouva dans un corridor assez obscur, qui servait vraisemblablement, au vu des vêtements et des chaussures accumulés, de dressing-room à Frédéric. Elle fronça les sourcils, n'osant imaginer sa mère au milieu d'un tel désordre. Sans commentaire, elle enjamba une paire de bottes en caoutchouc verdâtre, encore boueuses, buta contre une boots usée et solitaire et parvint malgré tout à suivre son père. Il poussa la porte de droite qui donnait sur le salon, Lyne sur ses talons. Elle s'étonna en son for intérieur du confort de la vaste pièce, dont une immense cheminée en granit gris en occupait un pan de mur. De larges et profonds canapés aux coussins multicolores, qu'Astrid n'aurait sans doute pas dédaignés, entouraient une table basse recouverte de brochures, journaux et autres magazines. Un fer à cheval d'une grosseur stupéfiante servait de presse papier. Dans l'angle opposé, un escalier en bois sombre, patiné par l'usage, grimpait à l'étage. Frédéric s'y engagea, portant sans effort la valise de Lyne. À l'étage se trouvaient les chambres et la salle de bains, tout en plancher de chêne aux larges

lattes grinçantes. Il poussa une porte, posa la valise ou plutôt la jeta sur le parquet qui en avait vu d'autres et montra, d'un mouvement maladroit de la main, la pièce à sa fille.

— Voilà c'est ta chambre...

D'un œil circonspect elle en fit rapidement le tour : la pièce était vaste, agréablement ensoleillée par deux grandes fenêtres, bien que tout l'ameublement fût composé d'un lit aux hauts montants de bois, d'une armoire, d'une petite table un peu branlante et d'une chaise en paille. Elle pinça les lèvres et soupira imperceptiblement, peu accoutumée à un tel dénuement. Où étaient ses meubles réalisés spécialement par le plus grand designer de Tokyo ? Son ordinateur ? Son home cinéma, ses DVD ?

Son père, habitué à percevoir même les plus infimes frémissements d'un cheval, sentit sa déception. Il posa ses mains, larges et rudes sur ses épaules fluettes et la fit pivoter afin qu'elle lui fit face :

— Je sais que ce n'est pas terrible comparé à... Il toussoya, puis reprit : Nous irons faire des courses afin d'acheter ce qui te convient, j'ai pensé, enfin j'ai trouvé qu'il était mieux que ce soit toi qui choisisses, nous pourrions aller à Clermont disons samedi prochain, ça te convient ?

Elle se dégagea doucement de son emprise en hochant la tête. Elle bâilla poliment, cachant sa bouche de sa main fine aux doigts pourtant carrés, qui n'étaient pas sans rappeler ceux de Frédéric.

— Tu es fatiguée, repose-toi un peu, d'accord ?

Sans attendre de réponse, il tourna silencieusement les talons, tirant la porte derrière lui, songeant qu'après tous ces événements

concentrés en si peu de temps, Lyne avait bien besoin d'un peu de solitude pour mettre de l'ordre dans ses pensées.

Il sortit de la maison, ses chiens sur les talons, et partit en sifflotant vers sa forge.

Lyne, fatiguée, s'allongea sur le lit incroyablement grand. Elle se pelotonna sous une chaude et lourde couverture en laine et s'endormit presque aussitôt.

Lorsqu'elle s'éveilla, la nuit était déjà tombée. Elle passa une main dans ses courts cheveux blonds, dont la coupe impeccable était pour l'heure bien en bataille. Elle s'ébroua tel un jeune chiot et repoussa la couverture. Glissant silencieusement en chaussettes sur le parquet, elle s'approcha de la fenêtre restée ouverte. Elle s'y accouda, observant la profondeur de la nuit. Un vent léger, à peine perceptible, faisait frémir les branches encore nues du catalpa. Au loin une chouette hulula. La petite fille frissonna dans la fraîcheur de l'air, lorsque tout à coup le cri inconnu, frémissant de rage et de peur, retentit dans cette nuit paisible. Lyne sursauta, son pouls s'accéléra. Quelle créature pouvait pousser de tels hurlements ?

Elle enfila prestement une paire de baskets, fouilla dans sa valise à la recherche d'un pull, le passa sur son tee-shirt court, et descendit au rez-de-chaussée à la recherche de son père, seul susceptible de lui expliquer ce mystère.

En bas toutes les lumières étaient éteintes, personne. Seul un gros chat tigré, poilu et peu farouche, vint s'enrouler autour de ses jambes la faisant tressaillir.

— Salut minet, tu sais où est mon père ?
Chuchota-t-elle en le caressant. Ce dernier ronronna joyeusement, mais ne lui répondit pas.

À pas de loup, le chat sur les talons, elle continua son exploration, traversa le corridor d'entrée, poussa une porte donnant sur la cuisine, elle aussi plongée dans une totale obscurité. Une horloge sonna deux fois, la faisant sursauter. Elle se cogna contre un meuble ce qui la fit grommeler, le chat rigola en miaulant.

— C'est ça moque-toi de moi, t'as raison de toute façon c'est n'importe quoi de se balader dans le noir à deux heures du mat' !

Le gros matou la considéra de son regard d'or, tel deux traits phosphorescents dans la nuit. Pourtant c'est le cri, horrible, glaçant, qui résonnant une fois encore, lui répondit.

Un irrépressible frisson lui parcourut le dos, remontant le long de sa nuque. Elle secoua la tête. Allons, elle en aurait le cœur net, il fallait qu'elle sache qui pouvait bien hurler de cette manière.

Résolument elle poussa la porte-fenêtre donnant sur la terrasse, et s'avança le cœur battant dans l'obscurité. Un vent frais l'accueillit, qui lui souffla une haleine chargée de pollen et de senteurs étranges faites de mousse et de résine. Elle respira à pleins poumons, comme cela faisait bien longtemps qu'elle ne l'avait fait, l'air pollué du Japon n'avait pas cette légèreté, ces odeurs. Une bourrasque, plus forte, agita les branches du grand catalpa, faisant naître des ombres de monstres aux tentacules hallucinantes. Le bois gémit dans des craquements de trolls en colère.

La respiration de Lyne s'accéléra, le hurlement atroce retentit à nouveau. Il provenait de l'arrière de

la maison et du hangar agricole, il semblait tout à coup plus proche.

Le chat poussa un feulement presque sauvage et bondit dans la sécurité de la cuisine. La petite fille était seule.

— Lâcheur, lui souffla-t-elle. Dans un film d'horreur, se dit-elle, c'est le moment où l'héroïne, inconsciente, va désobéir aux recommandations et partir satisfaire sa curiosité en ouvrant la porte de la cave où se trouve le grimoire maléfique... Tous les spectateurs hurlent non, non, n'y va pas, mais elle s'en fiche ! Bon moi je ne vais que jusqu'à l'angle de la maison, je jette un coup d'œil, et je retourne me coucher dès que j'ai constaté que mon père ne fait pas un élevage d'Orques Mutants qu'il aurait réduit en esclavages.

Elle prit une profonde inspiration. À présent que sa vue s'était assez bien accommodée à l'obscurité, elle pouvait discerner sans peine la masse plus sombre de la maison, la silhouette de l'arbre tout à côté d'elle, les dalles claires de la vaste terrasse. Elle s'avança résolument d'un premier pas, puis longeant la façade de pierre elle fut déjà à l'angle. Elle se coula dans l'ombre de la ferme, et jeta précautionneusement un coup d'œil. Rien, hormis une pâture délimitée par trois rangs de clôtures électriques, dont le ruban blanc ressortait presque crûment dans la nuit, avec plus loin, la masse sombre et dense d'une épaisse forêt.

La petite fille tendit le cou, mais ne vit rien de plus. *In petto*, elle s'imagina dans un film de série B, pile à l'instant où l'héroïne va se faire attaquer par-derrière par un monstre velu et baveux. Elle lança un regard nerveux en arrière, rien. Elle pensa à la chaleur rassurante d'un lit, puis haussa les

épaules songeant qu'au point où elle en était elle pouvait bien avancer encore d'un mètre ou deux.

L'herbe crissa sous ses baskets hors de prix. Tous ses sens en alerte, elle scrutait le mystère de la nuit. Elle marcha à pas comptés jusqu'à la clôture. Rien toujours obstinément rien. Où étaient les Orques Mutants ?

Le pacage était obstinément vide. Lyne soupira et se détendit, sans plus réfléchi elle se glissa sous le ruban électrifié, s'avançant dans l'herbe couverte de rosée. Une chauve-souris affairée la frôla d'un battement d'ailes, la faisant sursauter. Elle sourit de sa frayeur et suivit le vol vif du petit insectivore qui se perdit bientôt dans l'obscurité. Elle avait encore la tête levée vers le ciel lorsqu'elle sentit la pesanteur étrange d'un regard sur elle, une poigne glacée lui serra la gorge, elle déglutit avec peine, et se tourna très lentement...

À quelques mètres s'était matérialisée la silhouette non pas d'un Orque ou de toute autre créature monstuo-bizarroïde, mais celle imposante d'un grand cheval dont la robe grise miroitait sous les rayons de la lune.

Il secoua sa longue crinière qui sembla étinceler dans la nuit, comme s'il s'interrogeait sur la présence incongrue de la fillette dans son domaine. Il rejeta sa tête en arrière, poussant ce cri, horrible hennissement où rage et colère se mêlaient à une peur presque palpable.

Lyne, glacée de terreur, se figea, ses membres ne semblant plus vouloir lui obéir. Avec horreur elle vit le colossal cheval la charger, la tête au ras du sol, les oreilles méchamment aplaties vers l'arrière tout en soufflant de fureur. Elle voulut crier, cependant pas un souffle ne sortit de ses lèvres,

elle voulut partir en courant, hélas ses pieds semblaient figés dans la terre. Les yeux agrandis d'effroi, elle le vit stopper sa charge à seulement quelques centimètres. Les naseaux élargis par la frayeur, il secoua son encolure et la dévisagea, sa tête légèrement penchée sur la droite, la considérant ainsi de son œil gauche, qui semblait refléter la lueur des étoiles. Il cabra au-dessus d'elle, en hennissant sauvagement. Terrifiée, elle sentit ses jambes se dérober et elle s'écroura dans l'herbe humide. Les antérieurs du cheval retombèrent lourdement de part et d'autre de sa petite silhouette ratatinée sur elle-même. Elle voyait ses sabots piétiner nerveusement sur place, à quelques centimètres de son propre corps. Elle tremblait d'appréhension, ressentant toute la masse démesurée de l'animal juste au-dessus d'elle. Tout à coup le cheval souffla un peu plus fort. Il lui frôla les cheveux de son bout du nez aux vibrisses sensibles. Elle rentra le cou dans les épaules, craignant un coup de dent, mais celui-ci se contenta de la pousser et de la faire choir sur les fesses. Il tendit son encolure rouée, la dévisageant longuement.

Lentement elle leva sa petite main et l'approcha du grand étalon. Il renifla ses doigts un à un et s'ébroua, faisant voler son épaisse crinière blanche.

— Tu es tout seul n'est ce pas ? Murmura Lyne dont le cœur battait la chamade. Moi aussi, tu sais je suis toute seule... Et moi aussi ça me fait peur...

Le cheval la considéra de son œil sombre aux reflets d'étoiles. Il s'ébroua une fois encore, puis dans une pirouette il recula et se fondit dans la nuit, fantôme parmi les ombres.

